alix
Ohlin
Inside
roman
Gallimard
Extrait de la publication

Du monde entier

Extrait de la publication

ALIX OHLIN

INSIDE

roman

Traduit de l'anglais (Canada)
par Clément Baude

GALLIMARD

Extrait de la publication

Titre original :

INSIDE

Copyright © Alex Ohlin, 2012. Tous droits réservés.
© Éditions Gallimard, 2013, pour la traduction française.

1

MONTRÉAL, 1996

Au premier coup d'œil, elle le prit pour autre chose. Sous la lumière déclinante de l'hiver, il aurait pu être une branche ou un rondin, voire un pneu. Depuis des années qu'elle faisait du ski de fond sur le mont Royal, elle avait vu des débris plus surprenants. Les gens abandonnaient leurs écharpes, leurs chaussures, leurs inhibitions : elle s'était déjà retrouvée nez à nez avec des amants nus comme des vers, même les jours de grand froid. Malgré ces curiosités, la montagne était le seul endroit où elle se sentait en paix, surtout l'hiver, quand les branches s'étiraient sans leurs feuilles et qu'elle pouvait voir la ville en contrebas — les paquets de gratte-ciel gris et d'églises aux flèches vertes, bien visibles, à portée de main, les rues qui descendaient jusqu'au Vieux Port, et, à droite et à gauche, les ponts au-dessus des eaux pâles du Saint-Laurent. Cet hiver-là avait été doux. Le peu de neige qui était tombé avait fondu puis s'était transformé en glace. En cette fin de janvier, il avait enfin neigé toute la nuit et toute la journée — assez pour pouvoir skier. Par chance, son dernier rendez-vous de l'après-midi avait été annulé, ce qui lui avait permis de monter en voiture avant la nuit. Elle avait

Extrait de la publication

contourné le Chalet et s'était enfoncée dans les bois, abandonnant la vue sur Montréal pour le silence feutré et la solitude, tandis que les arbres atténuaient la lumière. Un skieur l'avait précédée et avait laissé deux traces parallèles. Dans une descente en pente douce, elle fléchit les genoux pour prendre de la vitesse.

Au sortir d'un virage, elle vit la branche, ou ce qui y ressemblait, mais trop tard. Elle eut beau essayer de ralentir, elle ne fut pas assez prompte, heurta l'obstacle, perdit ses skis et tomba dans la neige, sur le côté. Ce n'est qu'en se redressant qu'elle comprit qu'elle avait buté sur le corps d'un homme. Elle avait ses jambes sur les siennes, et son genou droit l'élançait à cause du choc.

Son souffle, d'abord coupé, retrouva peu à peu, péniblement, ses poumons brûlants. Dès qu'elle put de nouveau respirer, elle dit : « Tout va bien ? »

Pas de réponse. Il était couché en travers de la piste, la tête à moitié enfouie sous la neige. Au-delà, les traces de ski s'arrêtaient. Elle pensa d'abord qu'il avait eu un accident, puis elle vit ses skis méticuleusement posés contre un arbre, à la verticale.

Elle se releva et, d'un pas hésitant, contourna le corps pour voir sa tête. Il ne portait pas de bonnet. « Excusez-moi, dit-elle, plus fort cette fois. Ça va ? » Elle pensa qu'il avait peut-être perdu connaissance après une crise cardiaque ou une attaque. Il gisait sur le flanc, les genoux repliés, les yeux fermés, un bras au-dessus de la tête. « *Monsieur* ? Ça va* ?* »

Elle s'agenouilla pour lui prendre le pouls ; c'est alors

* Les mots et expressions en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

Extrait de la publication

qu'elle vit la corde autour de son cou. Une épaisse corde tressée qui passait sous lui, presque lovée sous son bras, dont une extrémité traînait sur une congère — non, était ensevelie dessous. Elle s'aperçut que, de l'autre côté, la branche à laquelle la corde était attachée avait craqué.

Elle la dénoua à la hâte, sentit le cœur de l'homme battre dans son cou, puis défit les premiers boutons de son blouson, espérant que ça l'aiderait à respirer. Son visage n'était pas bleu. Il avait à peu près le même âge qu'elle, la trentaine, avec des cheveux bruns courts et ondulés, striés de gris. Mais il n'ouvrait toujours pas les yeux. Devait-elle le gifler ? Le ranimer ? Elle le retourna doucement sur le dos. « *Monsieur* * ? » Il ne bougeait pas.

Elle regagna rapidement le Chalet et appela les urgences. Dans son français maladroit, d'autant plus hésitant qu'elle était à bout de souffle, elle tenta de décrire leur emplacement dans les bois. Lorsqu'elle le rejoignit, l'homme n'avait pas bougé. « Monsieur, dit-elle, je m'appelle Grace. *Je m'appelle Grace**. J'ai demandé du secours. Tout va bien se passer. *Vous êtes sauvé**. »

Elle approcha son oreille de la bouche de l'homme pour entendre son souffle. Il avait toujours les yeux clos mais il respirait, faiblement, indéniablement.

Plus tard, à l'hôpital de Montréal, elle se rendit compte que les deux paires de skis avaient été laissées sur place. Les secouristes avaient hissé l'homme dans une ambulance, qu'elle avait suivie en louvoyant parmi les voitures sur le chemin de la Côte-des-Neiges, sans savoir vraiment pourquoi. Parce que les types des urgences l'avaient regardée d'un air inquiet, partant du principe qu'elle et l'homme skiaient ensemble ? Parce que l'un d'entre eux

Extrait de la publication

avait dit, dans un mélange de français et d'anglais : « La police... *ils vont vous poser des questions** à l'hôpital », et qu'elle avait acquiescé sagement, comme une petite fille ?

C'était en partie de la curiosité, pour savoir ce qui avait poussé cet homme à une telle extrémité ; et en partie de la pitié, car un être qui décidait de se pendre devait souffrir profondément, terriblement. Et en partie parce que c'était elle — elle ! — qui avait croisé sa route.

Peut-être, tout simplement, voulait-elle savoir ce qui s'était passé. Quoi qu'il en soit, quelques heures plus tard elle se trouvait dans la salle d'attente, frémissant chaque fois que les portes vitrées s'ouvraient et laissaient s'engouffrer un courant d'air glacé. Le lino était couvert de traînées de neige fondue grisâtre déposée par le va-et-vient des chaussures, et du trottoir dehors lui parvenaient des odeurs de gaz d'échappement et de cigarette. Il n'y avait pas trace d'un quelconque policier souhaitant lui poser des questions. L'homme avait été emmené sur un lit à roulettes, son corps toujours inerte veillé par une brochette d'infirmières. Grace attendit, sans bien savoir ni qui ni quoi. Lorsqu'elle repensa aux skis — sans doute déjà volés depuis un bout de temps —, elle se donna une tape sur le front. Les siens étaient presque neufs. Elle regarda sa montre. Il était 19 heures, et la montagne était plongée dans le noir complet. Elle était fatiguée, elle avait faim, elle voulait rentrer chez elle. Mais avant de s'en aller, elle voulut s'assurer que l'homme était pris en charge. Elle s'avança vers une infirmière à l'accueil.

« Excusez-moi. Je peux le voir ? »

L'infirmière ne leva pas les yeux de sa paperasse. « *Qui, madame ?*

— L'homme qu'on a amené. Le skieur.

Extrait de la publication

— Qui ?

— Je ne connais pas son nom. Il a été trouvé dans la montagne.

— Vous ne connaissez pas son nom ?

— Je l'ai trouvé là-haut.

— Donc vous n'êtes pas de la famille. »

Le ton était hostile, méfiant.

« Je suis thérapeute, dit soudain Grace. *Une psychologue* ?* »

L'infirmière hocha la tête ; en entendant parler français, elle se radoucit. Elle semblait maintenant lui accorder une compétence professionnelle, et Grace ne voulut pas la détromper. « Je dois le voir le plus vite possible », dit-elle en essayant de prendre un ton autoritaire.

L'infirmière hésita un instant, puis haussa les épaules et lui montra l'ascenseur. « Chambre 316. »

Grace frappa avant d'entrer. L'homme était couché sur le dos, en tenue d'hôpital, avec une perfusion dans le bras. Il fixait le plafond, le regard vide, et ne réagit pas quand elle entra. Quelle qu'ait pu être sa souffrance dans la montagne, elle était désormais totalement absente de son visage. Il aurait tout aussi bien pu être en train d'attendre sur le quai d'une gare. Autour de son cou, bien visible, la trace de brûlure rouge laissée par la corde. Grace s'éclaircit la voix et s'assit sur une chaise près du lit.

« Vous parlez anglais ? » Aucune réponse. « *Vous parlez français* ?* » Pas mieux. « J'ai un peu appris l'espagnol au lycée, mais j'ai tout perdu, donc c'est à peu près le seul choix qui vous reste. » Les vêtements de l'homme étaient pliés sur une table de chevet. « Je vais essayer de trouver votre nom dans vos affaires, sauf si vous me demandez explicitement de ne pas le faire. » Elle fouilla dans les

Extrait de la publication

vêtements. Il ne fit rien pour l'en empêcher, même lorsqu'elle trouva un portefeuille et sortit son permis de conduire. *John Tugwell.* Anglophone, donc. Elle remit tout à sa place et se rassit. « John, dit-elle, je m'appelle Grace et je suis psychologue, même si ce n'est pas pour ça que je suis ici. J'étais en train de skier quand je vous ai vu allongé par terre. La branche à laquelle vous vous étiez attaché a craqué. J'ai appelé l'ambulance. » Hormis le clignement de ses yeux, il ne montrait aucun signe de conscience. Elle n'aurait même pas su dire s'il l'écoutait. Ses mains étaient posées sur la couverture, à plat, molles.

« En général, il n'y a pas grand monde dans cette partie du parc, dit-elle, ce qui, j'imagine, est la raison pour laquelle vous l'avez choisie. Je ne sais pas ce qui serait arrivé si je n'étais pas passée par là. Vous auriez réessayé, au bout d'un moment ? »

Il ne répondit pas.

Autour de ses yeux il avait des rides très profondes, comme s'il passait beaucoup de temps en plein air. Ses lèvres étaient d'une pâleur irréelle. Sous la mince couverture de l'hôpital, son corps paraissait vigoureux et musclé. Impossible de dire s'il était beau ou non. L'esprit qui aurait animé son visage, qui lui aurait donné du caractère et du tempérament, n'était plus visible. Elle s'approcha. Même d'aussi près, son corps semblait ne dégager aucune chaleur, comme définitivement congelé.

« Vous êtes revenu d'entre les morts, dit-elle. Ce n'est peut-être pas ce que vous vouliez, mais vous l'avez fait. »

Pour la première fois, leurs regards se croisèrent. Il avait les yeux verts. Il les cligna de nouveau et les referma.

« Si vous voulez parler, dit Grace, je peux vous écouter. »

Extrait de la publication

Ils le firent sortir sur une civière et le ramenèrent dans la chambre avec une jambe enserrée dans une botte noire. Le médecin arriva et s'adressa à Grace comme si elle avait le droit d'être là. La cheville de John était foulée. Il avait des bleus et des éraflures sur tout le visage, mais rien de grave. Une infirmière déposa une paire de béquilles. Le médecin, qui paraissait épuisé et n'avoir pas plus de vingt-cinq ans, lui fit une ordonnance pour des antalgiques et lui dit de revenir dans deux semaines. Grace expliqua qu'elle le ramènerait chez lui en voiture.

« Monsieur, suggéra le médecin, nous devons faire un point sur votre situation avant que vous partiez. » Face au silence du patient, il se tourna vers Grace. « Un rendez-vous sera pris avec le service psychiatrique », dit-il sur un ton très solennel.

Elle acquiesça.

« Vous prendrez rendez-vous ? » tenta le médecin, de nouveau tourné vers lui.

Sur le lit, l'homme adressa à Grace un regard suppliant. Elle ne s'en émut guère ; il avait déjà refusé son aide.

Il toussa et dit : « Je ne voulais pas vraiment faire ça. » Sa voix était rauque et voilée par les glaires, comme si les mots restaient coincés au fond de sa gorge, piégés dans une grotte ou dans une toile d'araignée.

« Comment ça ? demanda le médecin.

— Je voulais juste voir ce qu'elle dirait. »

Tugwell agita le pouce en direction de Grace. Sa voix était très éraillée et il déglutit péniblement après avoir parlé, mais il parvint à la moduler pour lui conférer une ironie espiègle. « On skiait ensemble. Je lui ai dit que j'allais me suicider et je suis parti dans une autre direction. Je lui ai dit que j'avais une corde sur moi et que j'allais le faire

tout de suite. Elle a mis *neuf minutes* pour se décider à me rejoindre. Neuf minutes ! Vous vous rendez compte ? Je l'ai chronométrée.

— Vous avez dit à votre femme que vous alliez vous suicider pour voir sa réaction et ensuite vous l'avez chronométrée ? » dit le médecin, sceptique. Francophone, il pensait peut-être avoir mal compris.

« Presque dix minutes », ajouta Tugwell. Il se tourna soudain vers elle ; elle sentit son cœur se serrer bizarrement.

Le médecin la regarda à son tour. Pendant un instant, elle hésita : confirmer son récit était tellement absurde qu'aucune personne un tant soit peu sensée n'y aurait songé une seconde. Cet homme avait besoin d'aide, à commencer par un examen psychiatrique et une intervention professionnelle. Pourtant quelque chose dans son expression, une sorte de connivence, l'attira. L'étincelle de vie dans les yeux de cet homme fut si soudaine, si éclatante, qu'elle voulut l'entretenir, souffler dessus pour en faire une flamme.

Peut-être était-ce parce qu'elle pensait que l'hôpital lui administrerait un traitement des plus rapides, des plus superficiels. Ou qu'elle se sentait responsable de l'avoir amené là. Ou qu'elle était heureuse qu'il ait sollicité son aide.

« Il n'est jamais là non plus pour moi », répondit-elle sur le ton le plus exaspéré possible.

Le médecin poussa un long soupir et consulta sa montre. « Donc il s'agit d'une dispute conjugale. »

Grace fit signe que oui.

Tugwell dit : « Je crois que la situation nous a un peu échappé. »

Le médecin, haussant les épaules comme s'il avait déjà

Extrait de la publication

vu des comportements plus incongrus, appuya sur le bout de son stylo et nota quelque chose dans le dossier médical.

« Je vais prendre soin de lui », dit Grace.

Trop occupé pour s'en soucier, le médecin disparut.

Une fois qu'ils furent seuls dans la chambre, Tugwell la regarda de nouveau. Ses yeux avaient perdu leur lueur, comme si l'effort exigé par ce mensonge l'avait vidé de toutes ses forces. « Vous n'avez pas mieux à faire ?

— Ce n'est pas moi le problème.

— Vous resquillez.

— Comment ?

— Pardon, vous éludez la question, je voulais dire. Je suis dans les vapes.

— Je n'élude pas la question, dit-elle, bien que ce fût le cas. Simplement, je pense que ça n'a aucune importance. Rien de ce qui me concerne n'a beaucoup d'importance en ce moment, du moins pour vous. Vous êtes mal en point et je suis prête à vous raccompagner chez vous et à vous faciliter les choses. Sinon je peux toujours appeler quelqu'un d'autre. Vous voulez que je fasse ça ? Vous voulez que je prévienne quelqu'un ? »

Il ferma les yeux.

« Vous avez besoin d'aide pour vous habiller, John ?

— Tug. Non.

— C'est encore votre langue qui a fourché ?

— Les gens m'appellent Tug.

— Très bien, Tug. J'attends dehors. Appelez-moi en cas de besoin. »

Lorsqu'elle retourna dans la chambre cinq minutes plus tard, il avait enfilé son blouson en polaire gris et son pantalon de ski noir, dont une jambe était retroussée au-dessus de sa cheville plâtrée. Elle l'installa dans un fauteuil rou-

lant, l'emmena jusqu'au parking et l'aida à monter à bord de sa voiture avant de ranger les béquilles à l'arrière. Elle mit le chauffage plus fort ; Tug reposa sa tête en arrière et resta silencieux. Elle se demanda où se trouvait sa famille. Il ne portait pas d'alliance. S'il ne voulait pas qu'elle s'occupe de lui, en tout cas il n'offrait pas une grande résistance — mais il pouvait lutter intérieurement. Il attendait peut-être qu'elle s'en aille. Après quoi, il réessaierait. C'étaient souvent ceux-là qui allaient au bout, qui faisaient tout ce que vous vouliez jusqu'à ce que vous finissiez par les laisser tranquilles.

« Vous vivez seul ?

— Oui. Et vous ?

— Oui.

— Vous n'êtes pas mariée ?

— Divorcée.

— Moi aussi, dit-il. Enfin, séparé. Pas officiellement divorcé.

— J'en suis navrée. C'est pour ça que vous avez voulu faire ça ? »

Il y eut un petit silence. « Vous n'y allez pas par quatre chemins.

— Pas de raison », fit-elle, adoptant la même façon de parler, lapidaire, que lui.

Il regarda par la vitre, le temps qu'elle comprenne qu'il n'allait pas répondre à sa question. C'était son droit. Il finit pourtant par se retourner. « Vous êtes psychologue, c'est ça ?

— Oui, c'est ça. J'ai un cabinet sur le chemin de la Côte-des-Neiges. Grace Tomlinson. Vous pouvez passer me voir un de ces jours, ou m'appeler. Quand vous voulez. Je suis dans l'annuaire.

Extrait de la publication

— C'est comme ça que vous trouvez des patients ? Vous skiez un peu partout à la recherche de dépressifs ?

— C'est exactement ça », dit Grace sur un ton badin. Son métier exigeait, entre autres, de ne pas se laisser décontenancer. « D'ailleurs, avant que je tombe sur vous, la journée était très calme. Vous pouvez m'indiquer la route à partir d'ici ? »

Il hocha la tête. Ils remontèrent au nord le long du Saint-Laurent, puis à travers Little Italy, vers un quartier où la plupart des enseignes étaient en vietnamien. Il lui dit de tourner dans une petite rue plus sombre, bordée en majorité de triplex aux escaliers extérieurs couverts de neige. Finalement, devant un immeuble en brique jaune, il lui demanda de s'arrêter. Il y avait de la lumière à tous les étages. Les gens ne laissent pas la lumière, se dit-elle, sauf s'ils pensent rentrer chez eux. « Il y a quelqu'un qui vous attend, Tug ?

— Vous êtes bien curieuse.

— Oui. Vous m'avez dit que vous viviez seul. Alors pourquoi n'avez-vous pas éteint chez vous ? »

Il poussa un soupir et se frotta les yeux. Au bout d'un moment, il répondit : « La lumière, c'est pour le chien.

— Vous avez un chien ? »

Il fit non de la tête. « C'est le chien de mon ex-femme. De ma femme. Enfin peu importe ce qu'elle est, c'est son chien. Mais comme elle a dû s'absenter, c'est moi qui m'en occupe. Ça nous arrive tout le temps. Elle passera le récupérer plus tard. Il s'en serait sorti, de toute façon. Il a de l'eau, des croquettes et un os en caoutchouc. Je le hais, ce chien.

— Et pourquoi, à votre avis ?

— Attendez, je suis dans la psycho-mobile ou quoi ?

Extrait de la publication

Vous êtes en train de me faire une séance de thérapie *dans votre voiture*? J'ai déjà donné. »

Les mots se déversaient de sa bouche, rauques mais fiévreux. « Vous savez, la chose la plus utile que m'ait jamais dite mon psy, ça a été : "Il n'y aura jamais dans votre vie de moment idéal pour faire quelque chose." Peut-être qu'aujourd'hui n'était pas le moment idéal pour faire ce que j'ai fait, avec le chien enfermé là-haut et tout le reste, mais je me suis rappelé ce que m'a dit le psy et ça m'a consolé.

— Consolé, vraiment ? »

Ce n'était pas un mot qu'elle entendait tous les jours.

« Oui, plus ou moins. Dans une certaine mesure.

— Comme toujours », dit Grace, recevant pour la première fois un acquiescement de sa part.

Il ouvrit la portière, sortit en boitillant, puis s'occupa de récupérer ses béquilles. Alors qu'il essayait de les rattraper, il perdit l'équilibre et tomba par terre, les faisant glisser sur le trottoir givré. « Bordel de merde ! »

Elle coupa le moteur et sortit à son tour. Furieux, il boitillait et tentait de récupérer une béquille qui avait atterri à l'envers dans une congère. Elle la ramassa, en ôta la neige et la plaça sous le bras droit de Tug, qui se tenait péniblement sur l'autre béquille. Il fit un pas vers la porte d'entrée, mais tomba une deuxième fois.

« Écoutez, je crois que vous allez devoir me laisser vous aider. »

Il ne dit rien. Elle passa son bras autour de sa taille et colla sa hanche contre la sienne, l'obligeant à se reposer sur elle, puis elle commença à gravir lentement les marches. Pour se soutenir, il se servit d'une béquille de l'autre côté. Il leur fallut cinq minutes avant d'arriver

Extrait de la publication

devant la porte d'entrée, puis deux autres avant qu'il sorte les clés de sa poche.

Une fois la porte ouverte, sans un regard pour elle, il marmonna : « Merci.

— Je peux entrer ?

— Pourquoi ?

— Vous avez besoin d'aide. Et j'ai l'impression qu'il n'y a personne chez vous, hormis un chien qui ne pourra pas vous aider avec vos béquilles.

— Qu'est-ce que vous en savez ? C'est un chien très intelligent.

— Oui, enfin, il faudrait aussi qu'il soit grand et adroit, ce qui est déjà plus rare. »

Il haussa les épaules. Il n'avait que sa résignation à lui opposer. L'appartement était plus agréable qu'elle ne l'avait imaginé : parquet, tapis persans, étagères, œuvres d'art. Il y avait un escalier sur la droite. Elle était persuadée que la chambre se trouvait à l'étage, ce qui ne faciliterait pas la vie de Tug.

Il marcha péniblement vers le fond de l'appartement, et le chien vint à sa rencontre, un minuscule teckel qui se mit à sautiller autour de ses mollets en jappant. Craignant de voir Tug perdre l'équilibre, Grace s'assit sur le canapé et appela le chien, qui sauta sur ses genoux et s'y installa, tel un chat.

« C'est un gentil chien, ça ! » Elle entendit de l'eau couler dans la cuisine, puis s'arrêter.

Tug réapparut, trébuchant. « Écoutez, j'apprécie énormément votre aide et tout, mais maintenant ça va aller.

— Vous avez des amis ou des proches qu'on peut appeler ? Vous ne devriez pas rester seul.

Extrait de la publication

— Dans notre cœur nous ne sommes jamais seuls, fit Tug. Mon psy m'a appris ça, aussi. »

Elle tenta une autre approche. « Les toilettes sont où ?

— Il y en a à chaque étage.

— Et votre chambre ? »

Il soupira. « En haut. Pourquoi est-ce que vous êtes si envahissante ?

— Je ne suis pas envahissante. Je suis *pratique*. Je vais vous installer comme il faut et ensuite je m'en irai. Je pense qu'il vaudrait mieux que vous dormiez ici, en bas. Je peux aller chercher les draps et le reste. Je les enlève du lit, d'accord ? Je ne fouillerai pas, je ne toucherai à rien. Je reviens tout de suite. »

Il haussa les épaules comme il put, avec les béquilles sous les bras, et s'assit dans un fauteuil. Le chien abandonna Grace pour le rejoindre.

Tout en essayant de tenir parole, elle ne put s'empêcher de constater que la décoration à l'étage était aussi raffinée. Ça ne ressemblait pas du tout à Tug. Non qu'elle le considérât incapable de raffinement, mais plutôt indifférent à ce genre de détails. Ce devait être l'influence de l'ex-femme. Elle ôta drap et couette, redescendit et fit un lit sur le canapé.

« Qu'est-ce que vous avez à manger ? »

Il avait l'air maintenant amusé plutôt qu'agacé, avec une vague esquisse de sourire sur ses lèvres. « Rien.

— On va commander une pizza.

— Vous rigolez ? Allez. *Qui* êtes-vous ?

— Je vous ai trouvé dans la neige, dit-elle, et je ne veux pas que vous vous suicidiez.

— Ah, vous pensez que vous me contrôlez, maintenant. Vous dirigez ma vie.

— Non, je pense qu'on devrait commander une pizza. »

Ce qu'elle fit. Par une chatière, le chien sortit dans le petit jardin du triplex, dont il fit nerveusement le tour sur la pointe des pattes avant de revenir en courant. Grace posa assiettes, serviettes et verres sur la table basse. Lorsque la pizza arriva, c'est elle qui régla. Il était déjà 22 heures. Elle avait des patients le lendemain matin, mais elle s'en fichait. Elle sentait bien qu'aux yeux de Tug elle devait passer pour une fouineuse ou pour une personne très seule n'ayant rien de mieux à faire chez elle. C'était peut-être un peu vrai. Ce qui était surtout vrai, c'est qu'elle n'aimait pas échouer, ce qui serait le cas si elle s'en allait et s'il se tuait, car elle avait le pouvoir — par sa seule présence — de l'en empêcher.

Ils mangèrent leur pizza et regardèrent un film des années soixante-dix avec Jane Fonda. Une fois le film terminé, elle dit : « Pourquoi vous n'essaieriez pas de dormir un peu ? Vous voulez que j'aille vous chercher des antalgiques ? » Jusqu'ici, elle ne l'avait vu prendre aucun des médicaments prescrits par le médecin.

« Nightingale, dit-il.

— Florence Nightingale, vous voulez dire ? Écoutez, je veux juste que vous vous sentiez bien.

— Je me sentirais mieux si vous partiez. Vous n'avez pas dit tout à l'heure que vous vouliez m'installer et ensuite déguerpir ?

— Je ne peux pas faire ça. Du moins pas ce soir.

— Pourquoi ? fit-il sur un ton absolument exaspéré.

— Parce que si je m'en vais et que vous vous suicidez, ce sera ma faute. »

Allongé sur le canapé, la tête contre un coussin, sa cheville bandée posée sur un autre, il plissa le front. Sa bouche

avait retrouvé sa couleur, et Grace remarqua qu'elle était très rose, non pas féminine, mais sensuelle, avec la lèvre inférieure charnue, même lorsqu'elle formait, comme maintenant, une ligne serrée, furieuse. « Vous voulez que tout tourne autour de vous, c'est ça ? Vous avez un complexe, ou quelque chose.

— Peut-être, dit-elle avec légèreté.

— Vous voulez que je vous sois redevable.

— Vous ne me devez rien du tout. Je ne veux rien hormis que vous ne vous suicidiez pas.

— Mais pourquoi ?

— Si vous voyiez quelqu'un sur le point de commettre un meurtre, dit Grace, vous ne vous sentiriez pas obligé de l'en empêcher ? »

Il secoua la tête. « C'est différent.

— Pas pour moi.

— Vous êtes peut-être motivée par un truc sexuel. Vous êtes attirée par les hommes abîmés que vous pensez pouvoir sauver, et donc contrôler. »

Grace éclata de rire. « C'est qui le psy, maintenant ? »

Elle aurait nié cette accusation jusqu'à son dernier souffle, et pourtant elle dut se retenir d'aller vers lui, de s'asseoir à ses côtés et de lui prendre la main. Elle avait le sentiment qu'un contact physique pourrait le rassurer. Elle voulait poser sa main sur son épaule, ou sur sa joue, lui dire par le seul contact de la peau qu'il n'était pas seul, que sa personne était digne d'intérêt, qu'elle avait de la valeur, du poids. Elle se rapprocha un peu, sans toutefois quitter son fauteuil, pour ne pas lui faire peur.

« Mon ex-femme serait très mécontente de vous trouver ici, dit Tug.

— Pourquoi donc ?

Extrait de la publication

REMERCIEMENTS

Je veux remercier le Lafayette College, qui m'a permis d'interrompre mon enseignement pour une année sabbatique au cours de laquelle j'ai achevé le premier jet de ce livre, et où mes collègues ont toujours infailliblement soutenu mon travail. J'ai commencé à écrire le premier chapitre alors que j'étais en résidence à la MacDowell Colony et j'ai eu la chance de rédiger les chapitres suivants lors de mes résidences au Djerassi Resident Artists Program et au château de Lavigny — autant d'endroits somptueux dont le soutien aux artistes est inestimable. Nombre d'amis et de proches, dont Joyce Hinnefeld, Don Lee, Ginny Wiehardt, mon frère et mes parents, m'ont fait part de leurs commentaires judicieux sur différentes versions. Jenny Boyar a fait des recherches instructives sur la psychothérapie et le théâtre. Merci à Yves et Christine Cormier, à Liette Chamberland, à Ann Devoe et à Diane Robinson pour leur aide concernant les dialogues en français et les détails touchant Montréal. Mon institutrice de CE1, Grace Tugwell, a encouragé ma créativité quand j'étais enfant, et j'ai pris la liberté de lui emprunter son nom (mais rien d'autre) pour mes personnages.

Mon éditeur, Gary Fisketjon, m'a appris sur l'écriture plus de choses que je ne saurais le dire. Amy Williams réussit à être non seulement une agent merveilleuse et digne de confiance, mais une amie encore plus formidable. Pour finir, j'aimerais remercier Stephen Rodrick d'avoir lu le livre, de me faire rire, et pour l'avenir.

Inside
Alix Ohlin

Cette édition électronique du livre
Inside d'Alix Ohlin
a été réalisée le 03 juillet 2013
par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070137947 - Numéro d'édition : 243112).
Code Sodis : N52749 - ISBN : 9782072471391
Numéro d'édition : 243114.

Extrait de la publication